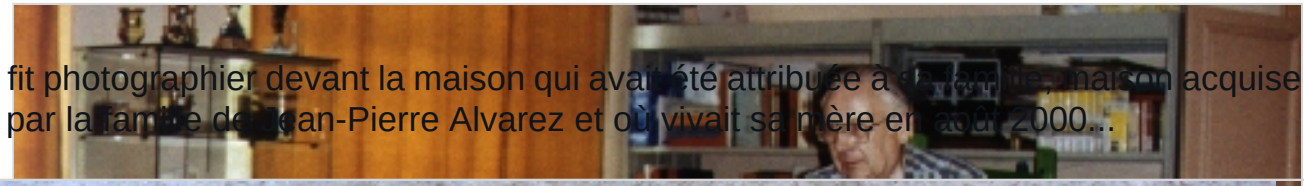
Souvenirs d'occupation

La dernière semaine du mois d'août 2000, on a vu circuler dans Layrac trois « touristes » : deux avaient une quarantaine d'années et le troisième était plus âgé. Ils se sont fait connaître : M. Gustave Vandergoor, ancien réfugié belge revenait pour la première fois à Layrac en compagnie de ses deux gendres.

Entrant dans la Mairie, il rencontra Jean-Pierre Alvarez - alors 1er adjoint- avec deux autres Layracois.

C'est avec émotion qu'il demanda à revoir son école, la cour, le préau et *« les vespasiennes toujours en l'état!! »*



Il se fit photographier devant la maison qui avait été attribuée à sa famille, maison acquise plus tard par la famille de Jean-Pierre Alvarez et où vivait sa mère en août 2000...

Il sympathisa avec Jean-Pierre Alvarez et promit de lui envoyer ce qu'il avait écrit de cette «odyssée» en France. Ce qu'il fit,ce document a été publié dans les gazettes en 2001 et 2002.

Il m'a paru intéressant de transmettre à nouveau ce témoignage aux générations qui n'ont pas connu cette période de la 2è guerre mondiale. L'accueil que ces réfugiés belges ont reçu dans notre village témoigne de la solidarité des peuples, même et surtout dans les moments difficiles pour tous.

Le texte relatant cette période de la vie de M. Vandergoor a été traduit du flamand au français, c'est la raison pour laquelle vous découvrirez des tournures de phrases inhabituelles. Nous avions tenu a garder fidèlement le travail de l'auteur.

Jacqueline Bonnet.

DES REFUGIES BELGES A LAYRAC

L'arrivée à Layrac sur Tarn, département de la Haute Garonne

A Montauban, nœud ferroviaire au sud-ouest de la France à environ 30 km de Toulouse, notre train arrivait à destination. Nous avions parcouru environ 1000 km depuis notre départ à Bruxelles. Tout le monde descendait chargé comme des mules. Les vélos furent aussi descendus des fourgons et après une courte inspection nous pouvions quitter la gare. Là devant la gare, les familles Wuyts et Lemmens qui avaient fait le voyage dans le même train nous rejoignirent. La Place de la Gare était remplie d'automobiles et de camionnettes. Nous étions attendus par des personnes responsables de l'accueil qui nous indiquaient les voitures à prendre. Peu après, nous voilà en route vers notre résidence inconnue. Nous longeâmes pendant quelques instants le Tarn, croisions plusieurs villages, remarquions des champs de culture, des jardins, des fermes et surtout des vignes. La rivière n'était jamais très loin. Après une trentaine de kilomètres, nous arrivions enfin à Layrac sur Tarn.

Là on nous déposait sur la place du village. Dès que tout le monde avait mis pied à terre, le chauffeur retournait à Montauban pour aller chercher d'autres réfugiés.. Entre temps nous étions accroupis contre la façade d'une grande maison qui nous avait été désignée. Nous ne pouvions pas y entrer parce que le propriétaire, habitant à Toulouse, devait nous apporter la clef. Nous étions des émigrants assis contre le mur de notre prochaine demeure, *la Maison Carrère, place de la Bascule,* dans le sud-ouest de la Francedépartement de la Haute Garonne*.* Nous avions perdu le nord, ne sachant plus ni le jour de la semaine, ni la date exacte de notre arrivée à Layrac. Plus tard dans une lettre, datant du 19 mai 1941, ma sœur rappelait à la famille Wuyts de Turhnout, que notre arrivée eut lieu le 19 mai vers 19 heures.

Pendant que nous nous trouvions devant la maison Carrère, un chariot tiré par deux bœufs venant de la rue menant à Villemur et prenant la rue de la Gare, attirait mon attention. Les animaux avaient un voile devant les yeux. On aurait dit qu'il était fait de courts rubans de raphia. Le tout était attaché à une petite latte fixée parmi les cornes de la bête. Les rubans, toujours en mouvement, devaient chasser les mouches qui sans interruption circulaient autour de la tête des animaux. Le fermier qui les accompagnait portait une chemise bleue décolorée et un pantalon retenu aux hanches par une corde. Sur la tête, il portait un large chapeau de soleil. A une courte corde autour de son cou, pendait de chaque côté une bouteille de vin. Dans

une main il portait un pain français et dans l'autre il tenait un long bâton avec lequel il menait ses bœufs. Ce fut pour nous un tableau à la fois champêtre et reposant. Une image de la douce France en contraste total avec les scènes de guerre que nous avions vues les jours précédents. Soudain, un jeune cycliste venant de la direction de la Tour du Château de Felzins, aboutissait en toute vitesse à la Place de la Bascule. Comme la pente du chemin suivi par lui était assez forte et qu'il n'avait pas de freins sur son vélo, il mettait simplement son pied contre le pneu avant, pour freiner sa bicyclette. Plus tard, nous apprenions qu'il s'agissait d'un réfugié Espagnol qui s'était fixé avec ses parents dans une ferme abandonnée. Pendant la guerre civile d'Espagne, beaucoup d'opposants du général Franco émigrèrent et s'établirent dans le sud-ouest de la France.

Entre temps, le propriétaire de la maison était arrivé avec la clef de la maison. Il ouvrit la porte et les volets et donna la clef à ma mère, sans doute parce qu'elle parlait le français. Tout de suite, il donna des ordres, indiquant ce que nous étions sensés de faire ou de ne pas faire. La maison inhabitée avait probablement été revendiquée par la Préfecture pour servir d'accueil aux réfugiés. C'était une vaste habitation où plusieurs familles pouvaient résider. En bas, dans le grand salon, à côté de la rue de la Gare, les volets restaient fermés. Le propriétaire avait rassemblé tous les meubles dans cet endroit et il ferma la porte qui donnait dans le couloir à clef. Personne n'y avait accès. En sa compagnie, nous faisions le tour de la maison. Dans les quatre chambres à coucher, il y avait des lits neufs pourvus de paillasses remplies de paille. Un vrai luxe comparé à la façon dont nous avions passé la nuit les jours précédents dans le train. Comme nous ne remarquions nulle part une toilette, nous demandions au propriétaire où le lavatory se trouvait. Sa réponse fut brève. Il n'y a pas de latrines ici dans la plupart des maisons. Vous pouvez aller au jardin dans le maïs. Ainsi le problème fut résolu. Avant de partir, il nous annonçait qu'il reviendrait régulièrement pour voir si la maison était bien entretenue.

D'un côté, la maison touchait à une grange à moitié délabrée.A côté de celle-ci, coulait un ruisseau nommé Crève Cor, longé par des roseaux et des buissons. Dans le courant de la soirée, les invités furent invités pour un repas d'amitié dans la petite salle au-dessus de l'épicerie des sœurs Henriette et Marthe Sourbié. Dans la salle, les tables étaient dressées, Monsieur le Maire nous souhaita la bienvenue, loua le peuple belge, surtout le Roi Albert 1er, jadis fidèle allié de la France et nous souhaita un bon appétit. D'abord il y avait du potage, ensuite du pain avec du pâté de foie st du vin de pays. C'était la première fois depuis notre départ à la maison que nous pouvions manger à notre faim.

Après le repas nous remercions monsieur le Maire et les dames de l'épicerie pour le bon accueil à Layrac sur Tarn. Nous allions ensuite vers notre nouveau logis familial et nous occupions les chambres à coucher. Tout le monde était tellement fatigué et à la fois heureux de pouvoir s'étendre sur un lit entre des draps frais. A vrai dire, nous avions eu beaucoup de chance d'être si bien logés et acceptés par les gens du village.

Etat d'alerte à Layrac

Un jour monsieur le Maire recevait un message de la Préfecture annonçant que des parachutistes allemands avaient été signalés dans le département de la Haute-Garonne et tout le monde le croyait. Les paysans avertis par le garde-champêtre emportaient leur fusil quand ils se rendaient aux champs. Le forgeron, Marius Benassac, montait courageusement

la garde sur la Place de la Bascule. Assis sur le banc près de la bascule, dans l'ombre de deux arbres, il suivait attentivement la circulation peu importante dans le centre du village. Le fusil sur les genoux, il attendait jusqu'au moment où quelqu'un avait besoin de ses services. Alors il retournait à sa forge. Son fusil posté à main tenante, il faisait son boulot.

Dans le journal l'*Echo de Paris* à la date du 10 juin 1940 nous trouvions la lecture suivante:

MEFIEZ-VOUS DE LA CINQUIEME COLONNE

" *Si quelqu'un dans la rue, ou ailleurs, quelqu'un dont vous n'avez pas la preuve que c'est une personne autorisée, vous jette des fausses nouvelles, des mots de fuite et de désordre, prenez votre courage à deux mains, ou plus précisément prenez à deux mains cet espion au collet ! S'il n'est pas de la cinquième colonne, il en fait tout au moins le travail. Si ce n'est pas une canaille, c'est tout au moins un imbécile. Appelez la police, elle saura quoi faire de lui."*

Un effroyable orage vécu à Layrac

Je me rappelle qu'il n'a plu qu'une seule fois à Layrac mais de façon spectaculaire. Soudain une nuit un orage éclata. La pluie tombait par flots et à certains moments les maisons autour de la Place de la Bascule furent éclairées par la foudre comme pendant la journée. Le niveau du Crève Cor à côté de la Maison Carrère ne faisait qu'augmenter. Ce petit ruisseau qui d'habitude ne contenait que peu d'eau avait pris les allures d'un vrai torrent ! A notre grand étonnement le Crève Cor avait des crues imprévisibles. Cette nuit-là il déborda. L'eau entrait par la porte d'entrée et quittait la maison par la porte arrière. L'immeuble avait une marche vers le bas ce qui fait que l'eau entrant par la porte avant, laissait une boue brune sur le pavement du rez-de-chaussée. Nos parents craignaient que les fondations s'écroulent vu qu'elles furent construites en briques d'argile. Tout le monde travailla toute la nuit pour activer le passage de l'eau à travers la maison aussi vite que possible. D'après les Layracois les orages dans les années trente avaient même emporté certains ponts du Tarn. Mais le plus souvent il y avait du soleil du matin au soir. Les villageois travaillaient dans leurs vignobles du matin à midi. Après le dîner c'était la sieste et vers la fin de l'après-midi ils retournaient au champs jusqu'au soir. Parfois les gens faisaient leur somme à l'ombre des arbres ou dans les broussailles bordant leurs champs. Malgré la guerre , les Layracois vivaient encore comme le bon Dieu en France.

L'église et la cure se trouvent sur une colline. Pour y arriver on prend le chemin en direction de Mirepoix. Arrivé devant le monument aux Morts pour la Patrie on prend le chemin à gauche qui monte légèrement. Le curé n'habitait pas constamment au village. Le dimanche il arrivait en moto pour dire la messe. Après l'office il achetait son pain chez monsieur Bonnet. Sans emballage il le fixait sur son porte-bagage et dans un nuage de fumée bleue, il partait vers un autre village pour y célébrer une messe.

A Layrac sur Tarn j'ai passé une belle période de ma jeunesse même sans avoir le moindre jouet. Il faisait toujours splendide. Nous jouions dans les alentours, faisions parfois la rencontre d'un serpent, qui d'après les Layracois, n'était pas venimeux. Nous coupions des cannes de bambou le long de l'eau. Nous jouions sous le pont du Crève-Cor. A l'époque on pouvait encore

descendre dans son lit du côté de la Maison Carrère. On bricolait de petits bateaux qu'on laissait flotter dans le courant du ruisseau. Un jour nous y trouvâmes même un vieux revolver rouillé. Les hommes allaient pêcher le long du Tarn. Les poissons apportaient de temps en temps une variation dans notre menu quotidien. Un jour mon oncle Marcel a glissé dans l'eau. Défense de sa femme d'aller dorénavant d'aller à la pêche ! Parfois on allait en direction de La Magdelaine acheter des œufs chez une vieille dame. Les enfants en avaient peur. Elle était toujours vêtue d'une longue robe noire et portait un chapeau noir en paille tressée. Mais ce qui nous étonnait le plus c'est qu'elle avait une barbe et fumait une pipe comme les hommes. De longues années après j'ai constaté que cette dame n'était pas un cas unique. En 1979 ma famille et moi-même ont vu dans un village aux alentours de Grasse - Côte d'Azur - une femme barbue traversant calmement la place publique fumant sa pipe.

Chaque maison à Layrac avait son feu ouvert chauffé avec du bois. Même en été il nous fallait du bois pour préparer les repas. Dans ce but nous ramassions du bois mort sur les rives du Tarn. Pour allumer le feu nous employions l'écorce des platanes longeant les chemins du village. Quand mes parents allaient au marché à Villemur ou Bessières je pouvais en général les accompagner. Des jours à l'avance je me réjouissais déjà en vue de cette excursion.

Une rencontre inespérée

Depuis notre arrivée, ma sœur avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour retrouver son fiancé dans la France inoccupée. Après ses études d'agronome à l'Université de Louvain il devait accomplir son service militaire. Le 1e septembre 1939 il rejoignit comme milicien l'aviation belge en tant que candidat-officier. Il prit part à la campagne des dix-huit jours comme sergent-observateur. Incorporé au 3e Régiment Aérien, 1e escadrille de L'école d'aviation à Evere-lez-Bruxelles, sa dernière lettre nous était parvenue du champ d'aviation situé à la Côte Belge près de la ville balnéaire de Knocke. Dans la *Gazette de Toulouse* ma sœur avait lu que ce qui restait de l'aviation belge avait été transféré dans le sud-ouest de la France. Elle écrivit partout même à l'aérodrome de Pau sans recevoir de réponse. Elle en parla à monsieur Favarel qui lui conseilla d'écrire au commandant de la 35e Demi-Brigade de l'aérostation de Toulouse. Sa lettre resta sans réponse. Après quelques semaines elle décida de s'y rendre elle-même. Le lendemain elle partait en autobus et se rendit à la caserne. La sentinelle à qui elle raconta le motif de sa visite la mena chez un supérieur qui lui annonça qu'en temps de guerre aucune information ne pouvait être communiquée. En insistant, un autre officier voulait bien la recevoir et après s'être convaincu qu'il s'agissait d'un cœur amoureux, il promit de communiquer à son fiancé notre adresse de Layrac, mais il fallait d'abord retrouver le militaire belge Julien Cloetens. Ma sœur ne fut pas rassurée mais l'officier Français a tenu sa promesse et a retrouvé son fiancé. Il était stationné à Dieupentale à peine 26 km de chez nous. Peu après il arrivait en moto à Layrac. Pendant ses jours de congé il nous a encore rendu visite plusieurs fois. Je me rappelle qu'il dormait avec moi. A deux dans un lit d'une personne c'était fort embêtant aussi bien pour moi que pour lui.

Le retour en Belgique

Au cours du mois d'août la rumeur courait que bientôt les réfugiés seraient capables de retourner en Belgique. Malgré que nous n'avions certainement pas à nous plaindre à Layrac les adultes voulaient retourner en Belgique. Mes parents devenus très inquiets se demandèrent si notre maison construite en 1931-1932 serait encore intacte vu que la ligne de défense d'Anvers à Namur passait par notre village de Wijgmaal près de Louvain. Aussi se demandaient-ils si le reste de la famille était sain et sauf. Malgré que nous touchions de temps en temps une petite indemnité comme réfugiés obligatoires, venant d'une zone fortifiée en Belgique, nous avions dû dépenser pas mal de pièces de cinq francs que ma mère avait jadis cousues dans le gilet de mon père. En ce qui concerne l'indemnité, elle nous fut avancée à Layrac mais remboursée par l'Etat Belge à la France.

Afin de pouvoir retourner en Belgique le Maire de Layrac-sur-Tarn, monsieur Léon Teysseyre, devait nous procurer une attestation prouvant notre séjour dans sa commune. Un soir j'accompagnais ma mère chez le bourgmestre qui habitait hors du village à droite le long de la route qui mène à Villemur. En entrant je reconnus son fils comme étant un élève de l'école municipale. Nous entrions dans la pièce de séjour. Un chaudron pendait au-dessus du feu entretenu par un tronc d'arbre. Un grand chien aboyait constamment. Son fils jouait au soldat avec un fusil et portait un casque beaucoup trop grand. La table était à moitié remplie de légumes parce que monsieur le Maire était vraisemblablement occupé à faire du potage. Après avoir apaisé son chien, il s'informait de la raison de notre visite. Ensuite il prit une plume, de l'encre et du papier et nous écrivait dans une belle écriture l'attestation demandée après avoir contrôlé les cartes d'identité des personnes habitant la Maison Carrère.

Malheureusement le rapatriement par train vers la Belgique ne se fit pas si vite. C'est la raison pour laquelle ma mère alla fin août à Toulouse pour prendre des nouvelles. Là elle apprit qu'une fois par semaine deux transporteurs belges déposaient des marchandises en ville et qu'au retour ils prenaient des réfugiés contre paiement. Après son retour à Layrac, ma mère en parla avec les autres membres de la famille mais personne ne voulait dépenser son argent vu que le rapatriement par train en Belgique serait gratuit. Mes parents décidèrent alors de partir seuls, finalement mon oncle Marcel et sa femme furent d'accord de partir avec nous. Mais voilà que le reste du groupe protestait parce qu'après le départ de ma mère et de ma sœur il n'y aurait plus d'interprète ! Par compassion ma mère est resté avec le reste de la famille y compris les parents de Mia et Hilda Wuyts. Les frais de voyage pour nous trois devaient être payés d'avance à Toulouse.

Notre dernière soirée à Layrac

La veille de notre départ nous fûmes invités chez le vieux monsieur Picard pour goûter son vin et lui dire adieu. Au fond c'était notre voisin le plus proche habitant au coin de la Rue de la Gare et du chemin vers Villemur. Depuis sa maison n'existe plus. Les partants, ainsi que les autres Belges de la Maison Carrère allaient boire le verre de l'amitié chez lui. Les hommes ont bien bu ce soir là et les femmes ont dansé avec monsieur Picard. Le lendemain quand nous partions en autobus pour Toulouse, les hommes n'étaient pas encore remis de la veille. Les vélos furent hissés sur le toit de l'autobus et à Toulouse nous les descendions pour les monter ensuite dans le fourgon du transporteur qui nous ramènerait à Bruxelles. Dans le fond du camion il y avait des tonneaux métalliques remplis de carburant sur lesquels on hissait les bicyclettes. D'autres

réfugiés belges s'y trouvaient déjà. Le retour fut monotone parce que sous la bâche il n'y avait pas beaucoup à voir, sauf pour ceux assis à l'endroit où le chauffeur et son convoyeur avaient enroulé une partie de celle-ci. La peur nous prenait quand nous devions passer les fleuves sur des ponts primitifs et provisoires. A la ligne de démarcation, les Allemands exerçaient un contrôle superficiel et sans perdre du temps nous continuions notre chemin.

D'après les notices de ma soeur Adeline nous nous sommes arrêtés le premier soir à Limoges. Le jour suivant nous passions également la nuit dans le fourgon du camion non loin de la Tour Eiffel à Paris. Cette fois, nous devions descendre pendant la nuit parce qu'une sentinelle allemande venait faire une inspection. Nous étions soulagés de pouvoir nous promener un instant et de prendre un peu d'air. Entre temps le chauffeur et son convoyeur sortaient un des grands fûts du fourgon pour remplir le réservoir du camion. Nous remontions et mangions un peu des provisions que nous avions emportées dans notre bagage. Assis de façon inconfortable nous tâchions de dormir un peu. Tôt à l'aube nous partions pour le dernier trajet de Paris à Bruxelles. Le troisième jour, tard dans l'après-midi nous arrivions à destination. Là on nous signalait un bâtiment qui servait provisoirement d'accueil aux réfugiés. Il n'y avait plus de place et nous étions obligés de nous installer par terre dans un couloir du bâtiment. Entre temps il faisait noir. Pendant que ma sœur et moi étions en train de nous rafraîchir à un lavabo il y eut une alerte. Les lumières s'éteignirent. Impossible de retrouver son chemin. C'était des avions Anglais qui allaient bombarder l'Allemagne. Nous dormions cette nuit sur nos bagages.

Le lendemain nous prenions le train en direction de Liège à la Gard du Nord et nous descendions à Louvain. Nous étions à six km de chez nous. Devant la gare, Bertha, la femme de mon oncle Marcel, rencontrait par hasard une connaissance qui lui annonçait que son vieux père était porté disparu depuis l'exode. Ses larmes coulaient à flots et ma sœur la consolait en disant que La Croix Rouge pouvait sans doute aider à le retrouver. L'homme en question n'a jamais été retrouvé. Quand nous arrivions à la maison nous constations que le bâtiment, comme beaucoup d'autres dans notre village, fut fort endommagé par l'artillerie. Une bombe avait éclaté devant la maison ruinant la façade. Toutes les vitres étaient brisées, les plafonds en plâtre étaient tombés sur les meubles en abîmant ceux-ci. Dans la cour de notre maison les décombres des dépendances se trouvaient si haut que mon père devait forcer la porte de la cuisine afin de pouvoir entrer. Ce jour là j'ai vu pleurer mon père pour la première fois. Ma mère rentrait saine et sauf avec le reste de la famille vers la fin du mois de septembre 1940.

"*Nous sommes partis de la gare de La Magdelaine avec un train de la Croix Rouge (dixit Mia Wuyts), ainsi que la famille Bruxelloise et leurs deux filles Renée et Marie-Louise qui résidaient au premier étage de la Maison Carrère, côté Place de la Bascule. La famille Juive et leurs deux enfants Florence et Ignace nous disaient adieu à la gare parce qu'ils n'osaient retourner en Belgique. En arrivant en Belgique mon père Gustave Wuyts avait perdu son travail et devait aller obligatoirement travailler en Allemagne pour une durée de six mois. Après un congé en Belgique, il fit mutation et devait de nouveau faire un terme de six mois. Il se portait malade, prit la fuite et arrivait sain et sauf à la maison à Turnhout. Afin de ce procurer un nouveau permis de travail valable, il fut obligé d'aller creuser des tranchées dans le Nord de la France. Le dernier week-end de chaque mois il pouvait venir en permission. De cette façon il ne devait quand même plus retourner en Allemagne ! »*

Fin du récit de M. Gustave VANDERGOOR